

TABLEAU LE FAUTEUIL Ou l'âme des choses

Prenant tout le tableau, silhouette imposante,
Une Brune est assise dans un siège en rotin.
A la fois nonchalante mais aussi inquiétante,
Ce sont deux des facettes de l'âme des humains.
De gauche vers la droite, la peinture se lit.
Le fond qui part d'obscur, va en s'éclaircissant,
Symbole l'alternance des jours suivit des nuits :
C'est les heures qui passent, c'est la fuite du temps.

De l'angle bas à gauche la vue se laisse aller
Tout au long des volutes qui forment le fauteuil.
Des courbes formant huit , oscillent sans arrêt.
Par contraste des heures dont la mort est l'écueil,
Se veut représenter la constance des choses.
Les couleurs du dossier, à l'inverse du fond,
Sont en train d'évoluer du beige vers le rose :
Dans l'âme du fauteuil il y a transformation

Le siège devient femme. Devient-elle fauteuil ?
Le dossier devient robe ainsi que l'accoudeur.
De l'être ou de l'objet on ne voit plus le seuil.
Des gens qui l'utilisent la chose devient miroir.
Le ciel clair qui est lisse, s'anime dans le noir.
Par un philodendron : un clin d'œil au terrain
Où était le modèle, ainsi que son regard
En œil d'Horus, tout comme le cartouche égyptien.



Michel FERRIES
17 août 2002

KIM THOA

A quoi songe Kim Thoa
Dans son costume de soie ?
Que montre-t-elle du doigt
Sur son sari qui verdoie ?
De quels horizons se noie
Son noir regard Pékinois ?

Après s'être ventilée
L'éventail a replié,
Sur le sol s'est affaissée
Près d'une outre de Hué.
Et d'un air désabusé,
Elle se perd dans ses pensées.

Elle s'évade de son corps.
Est-ce aux fastes d'Angkor ?
Qu'elle médite sans effort.
Serait-ce donc un amour mort
Qui lui donne ce remords ?
A quoi songe épingle d'or ?



Michel FERRIES 2005

LE MIROIR

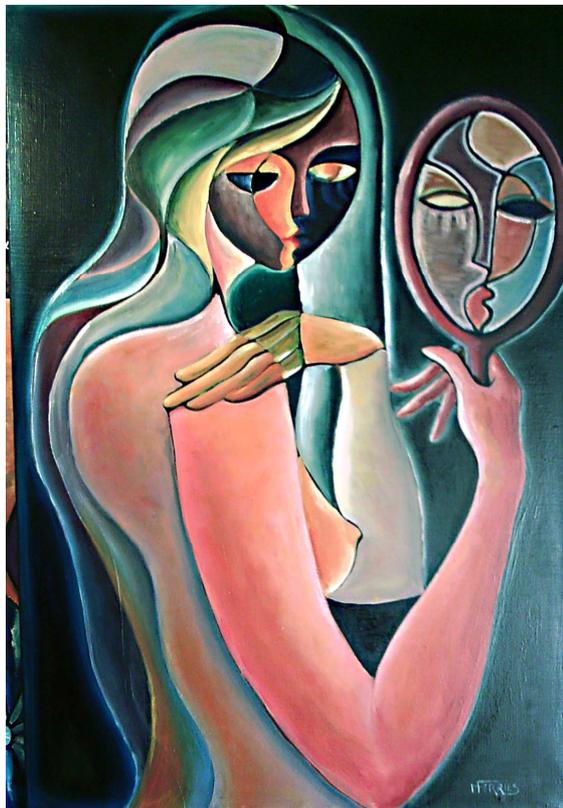
Dans le clair-obscur qu'est la vie
Qu'est-ce que son beau miroir lui dit ?
Si certains soir il l'enlaidie,
Souvent il la trouve jolie.

Cette intime coquetterie,
Ce simple geste insignifiant,
Mine de rien la met devant
Un face à face avec la vie.

Le dualisme de son Être
Est tout entier dans son regard.
L'œil blanc rêve d'utopique espoir
Le noir, plus scrutateur veut être.

Les yeux sont le reflet de l'âme.
Ils voient ce qu'elle veut bien voir.
L'image servile du miroir,
N'est rien que l'ego de la femme.

Evanescente sans l'être,
Ses cheveux coulent sur ses reins,
Son long bras laisse voir son sein
Ses gestes tendent au paraître.



LE TATOU

Ce tableau est construit, organisé selon
Une composition qualifiée « en étoile ».



Les lignes structurales convergent vers un point
Au torse de la femme, au dessus de son sein.

Là, sur la peau ambrée, s'arborant sans nul voile,
Un tatouage apparaît : culture et tradition.

Celui-ci sans ambages, une tortue dessine.
Qui se veut le symbole de la fertilité.

Mais plus encore que ça, c'est l'attribut aussi
De toute la noblesse de la Polynésie

Fertilité d'abord : les tortues chaque année
Vont pondre à profusion sur les plages sublimes.

Pour bien se démarquer, la noblesse a fait sien
Ce signe de tortue, car sa chair très prisée

Lui était réservée. C'était un plat de roi.
La vahiné regarde un goûteux ananas.

Les stries qui sur la chair de son bras sont tatouées
Sont des marques tribales ornant les marquisiens.

Michel Ferriès

Les cocotiers

ou

Les trois évasions : Le cœur, l'ailleurs et la fiction

Marquises ou Tahiti,
Peu importe l'endroit
Où le chaud soleil luit.
Des personnes par trois
Animent cette plage
Accablée de chaleur.
Et même la mer sage
S'étale avec langueur.

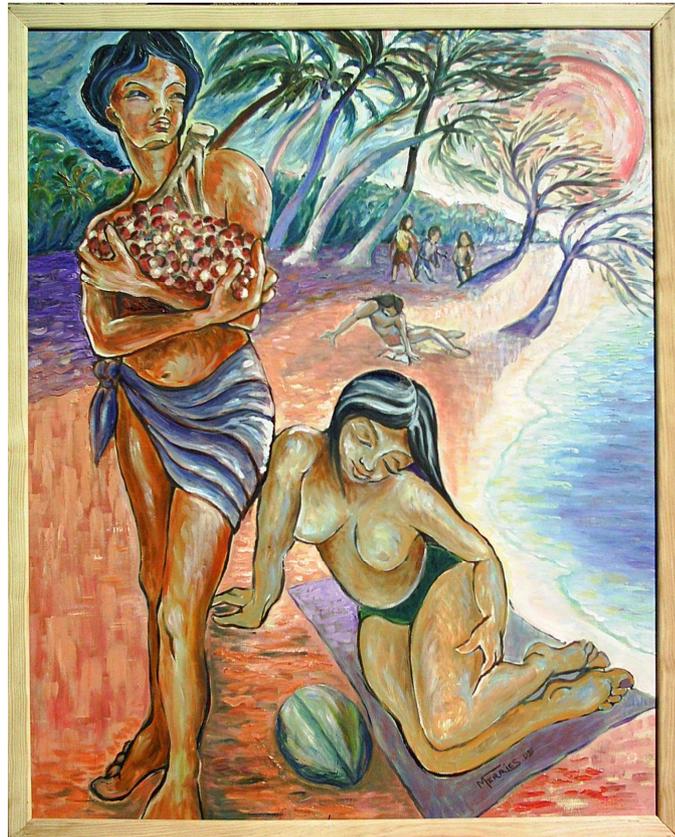
Seuls les arbres balancent
Au grés des alizés.
Leurs palmes en mouvance
Zèbrent un ciel tourmenté.
Ce paradis perdu
Au climat de douceur,
Où l'on vit demi nu,
Respire le bonheur.

Une femme en avant,
En figure de proue,
Le regard obsédant
Contemple un rêve fou.
Les bras chargés de baies
Qu'elle a cueilli tantôt
Elle porte ses pensées
Bien au-delà des flots.

Assise à ses côtés,
Une femme s'endort
Sereine et résignée,
Heureuse de son sort
Nulle envie d'horizons
Ici est son bonheur,
Et sa propre évasion
Est le fond de son cœur.

Sur le sable lascif,
Plus loin un homme lit.
Dans un monde fictif
Mille aventures il vit.
Aux beautés d'alentours
Il est indifférent,
Au chant des vagues, sourd;
Happé par son roman.

Et puis dans le lointain
Au pied des cocotiers,
Parlent trois Marquisiens
De pêche ou de vahinés.
Dans la vie c'est comme ça :
Nous ne savons pas voir
Le bonheur que l'on a
Mais nous vivons d'espoir



LES HORTENSIAS D'HORTENSE

Sont-ce les hortensias
Qui font rêver Hortense ?
A quoi donc elle pense
Pour être en cet état ?

Assise sur le sol,
Elle se recroqueville,
Sur elle, s'entortille ;
Son esprit prend l'envol.

Et son corps dénudé
Offrant des transparences
Prouve l'inconsistance
Qui voile ses pensées.

Les cheveux font rideau
En tresses et en lanières
Qu'elle arbore en bannière
Seuls habits sur son dos

De violer son émoi
N'avons la compétence.
Alors laissons Hortense
Parmi les hortensias.

Michel Ferriès



Lune rousse

Quand la chaude moiteur du soir
Etend ses voiles de velours
Elle sublime les amours
Qui vont s'ébattre dans le noir.

Imposante et silencieuse,
Se glisse la lune safrane
Pour éclairer la peau diaphane
Des enlassades amoureuses.

Indifférents aux alentours,
Les deux amans entremêlés
Sont le centre de leurs pensées
Et ensemble se noient d'amour.

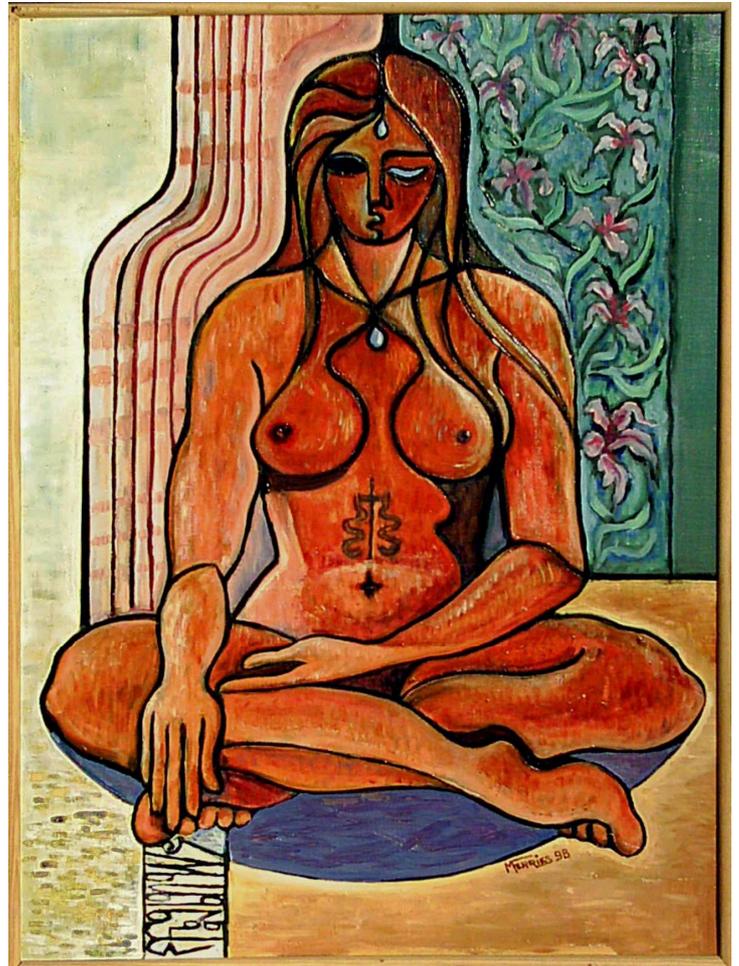
Michel Ferriès



Méditation Thaï

Une femme médite.
Un œil est grand ouvert.
Ouvert, mais aveugle
À l'environnement,
L'autre, semi fermé,
Mais certes tout empli
D'une lumière interne,
Est tourné vers
Son être intérieur,

La posture évoque
Celle du Bouddha.
La main gauche,
Tournée vers le ciel symbolise
L'élévation de son être,
Par sa méditation.
Mais son bras,
Contrairement à l'éthique,
N'est pas horizontal.
Sa légère inclinaison
Trahit l'imperfection de sa prière.
Son bras droit, dirigé vers le sol,
Puisse l'énergie de la terre
Pour la relier au ciel ;
Tout comme son
Buste vertical s'élevant
De ses cuisses horizontales
Posées sur un tapis circulaire
Evoquant la terre..



Le tatouage sur son torse représente les deux najas de Bouddha.
Les perles sont à des points stratégiques.
La composition en triangle, confère à la fois l'assise et le dynamisme de l'attitude.
Le côté androgyne du Bouddha thaïlandais est évoqué.

Autres clins d'oeils à la Thaïlande :
A droite du personnage la tenture à motifs d'orchidées.
A gauche les traits symbolisent l'architecture Thaï
Sous le pied droit, Bangkok est écrit en thaï.

Michel FERRIES

PLEIN SOLEIL

Sur la plage alanguie, elle ferme les yeux,
Dans le creux de sa main, un reste des ses jeux
Une forme arrondie, appelons la : ballon.
Elle se devrait légère, elle paraît de plomb.
Sa sphère fait contraste à celle du soleil.
Enorme à l'horizon, il envahit le ciel,
Reflétant sur la mer son cercle évanescent,
Au centre du tableau, léger et transparent,
Il redescend du ciel pour s'insinuer en elle
Qui s'abandonne à lui, pour la rendre plus belle.
Le sable et l'océan s'étiolent dans l'azur.
Le personnage vit par son graphisme obscur.



ROXANE

Nous sommes au bord de l'eau, de cascade en rivière,
Elle descend le tableau, en symbole éphémère.
Une femme assise, sur soi est repliée.
S'adonne-t-elle au rêve, ou a-t-elle pleuré ?
De ses mains translucides un mouchoir elle tient.
De ses tristes états d'âme, il se veut le témoin.
Sur ses bras repliés, sa tête pèse lourd.
Son corps semble aussi fluide que l'eau qui est à
l'entour.
Pareil à son esprit, mais venant de la terre,
Une rose a poussé ; elle s'élève altière
Symbole pour nous de son imagination.
De sa couleur limpide, elle éclaire le fond
D'une obscure lumière, car sa teinte diaphane
N'est pas sans rappeler les ocrés de Roxane.
Du livre qu'elle a lu et qu'elle a laissé choir,
Semblable à la colombe, l'âme prend le départ.
De toute sa substance, ce livre s'est vidé
A l'esprit de Roxane, il l'a communiqué.
Seuls tons chauds du tableau, ce fait ils ont trahi.
La tête est rayonnante, mais le livre a pâli.
Inutile, il s'en va pour suivre le courant.
Elle veut le retenir de ses deux pieds pourtant.
Semblable à notre vie, et sans nulle frontière,
S'écoule lentement l'eau bleue de la rivière.



Michel FERRIES

31 juillet 2002

SAN CRISTOBAL DE LAS CASAS

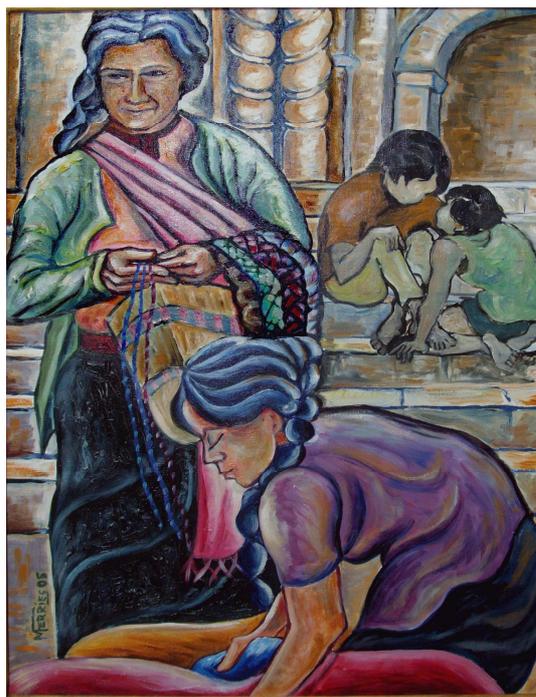
La pittoresque ville nommée San Cristobal
Fleurit ses hautes places d'un grand marché central.
C'est un endroit typique coloré et bruyant
Poussiéreux de lumière, de soleil ruisselant,
Où l'église baroque veille sur un troupeau
De tisserands, potiers, vendeurs de bibelots,
De paniers de colliers, tous fruits d'artisanat
Que les femmes élaborent le soir dans l'hacienda
Ou les fermes éparses, sur le plateau perdues
Faites de simple pissé et de terre battue.

Les yeux noirs malicieux d'une indienne métissée
Cherchent à vendre au passant ses ceintures tressées.
Sereine dans son monde, une femme accroupie
Qui étale au chaland, couvertures et tapis.
Les tissus sont ornés d'animaux et de fleurs
Etonnants de beauté par leurs formes et couleurs.
Et dans leur univers loin des autres et des bruits
Pour mieux pouvoir parler, deux enfants ont choisi
Les marches du parvis de l'église rosée
Qui élève vers le ciel ses formes torsadées.

Pauvres et insoumis car remplis de fierté,
Farouches indépendants, des Incas héritiers,
Rustiques mais sereins, mystiques ou renégats
La vie s'écoule ainsi pour les gens des Chiapas.

Michel FERRIES

Novembre 2007



A propos du tableau :

SOLITUDE

Ce fort ressentiment, se sentir seul parfois,
Est-ce un manque des autres ou un manque de soi ?

Comme une sorte d'œuf,

Lové en son milieu, domine ce tableau.
Ses tons froids contrastent de l'ensemble chaud,
Et ses courbes fermées, à dominante verte,
S'opposent à la foule aux verticales ouvertes,
Et aux bruns qui rougeoient.

Dans cet œuf, renfermé et replié sur soi
Quelqu'un d'introverti, une femme est là.
Son regard est tourné vers son propre intérieur.
Elle ne veut personne à qui montrer son cœur
Et pourtant on le voit.

Le centre d'intérêt des pensées personnelles,
Les deux seins nourriciers : sa condition femelle
Et le triangle ombré de sa fertilité,
De son être profond, de son intimité,
Tous les autres les voient.

Sur ses cheveux, elle a posé une main fine.
Ses nattes dispersées lui donnent fière mine.
Elle croit personnel ce geste nonchalant,
Mais il est pour les autres, et il est inconscient.
Elle sent qu'on la voit.

Malgré qu'elle fasse l'œuf,

Dans son coin toute seule.

A l'entour, entassée et noyée dans la brume,
Une foule qui crie et s'échauffe et qui fume ;
Un peuple se soutient, un peuple se dispute.
Un monde s'embrasse, s'aime ou bien s'insulte,
Se bouscule autour d'elle.

Des mains se dressent ou bien se serrent ou s'entre lient.
Les autres se caressent, d'autre encore mendient.
Or parmi la forêt de ses doigts remuants
Aucune des ses mains d'ouvriers, de paysans
Ne s'intéressent à elle.

Les poings sont menaçants et tendus sont les doigts.
Des regards sont hagards et d'autres sont sournois ;
Mais des yeux sont aimants et d'autres sont aimés.
Or qu'ils soient tout amour ou tout méchanceté
Ils ne sont pas loin d'elle.

Si elle se croit seule,

Au milieu de la foule, et veut lui échapper,
Son repli sur elle-même ne peut l'en dissocier.

Michel Ferries 2007

